

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 373 rue de Chartres, entre Centi et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE CINQ CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 13 septembre 1912. Directeur de E. Claude, Opérateur, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Temperature (7h, 10h, 3h, 6h) and values (24, 25, 29, 29).

L'ABEILLE DE DEMAIN.

- SOMMAIRE. La Libération. Le Premier Tambour, Georges d'Esparrès. L'Age de Mme Bonnet. Plaisirs d'été, Daniel Riche. L'Écriture de Bobby. Psychologie du Cinéma, Doctor Toulouse. Le Miracle, Michel Corday. Cuisine. Pris du bonheur, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

L'Autriche et la France.

Les journaux autrichiens qui s'étaient faits l'écho de l'émotion et de la mauvaise humeur que la convention navale franco-russe et le voyage de M. Poincaré ont provoqués à Berlin, ne se sont calmés que lorsqu'ils ont appris que les milieux officiels n'envisageaient pas ces événements comme le prélude de l'ouverture des Dardanelles. Il est certain, du reste, que le Ballplatz ne nourrit pas à l'égard de la France les sentiments de défiance que certains organes viennois entretiennent volontiers dans l'opinion publique.

liée de l'Allemagne. Elle considère que cette alliance lui est nécessaire. L'Allemagne ne pouvant être que son alliée ou son ennemie, et sa situation géographique ne lui permettant pas d'ajouter-t-on, de retrouver ailleurs le point d'appui qu'un déplacement de l'équilibre actuel lui ferait perdre. Mais si elle entend observer strictement les obligations que les traités lui imposent, elle n'a pas renoncé pour cela à son libre arbitre, à l'indépendance de ses actes en dehors de ses engagements précis. Il y a même un certain agacement à Vienne de voir constamment l'alliée allemande se porter garante à Pétersbourg, Rome ou ailleurs, des intentions de l'Autriche-Hongrie, pour lesquelles on ne croit pas à Vienne avoir besoin de répondre. Il n'y a aucune raison, dit-on à Vienne, pour que nous rapportions à nos amis et alliés de Berlin ce profit, au détriment de notre propre situation.

Ce qu'on entend sur la montagne.

Après l'été brûlant de 1911, les météorologistes nous avaient prédit, pour 1912, un été beau et sec : ce qui prouve bien que nul n'est prophète en son pays, ni même ailleurs. En Suisse, depuis le 19 juillet, on n'a vu que deux jours sans pluie : les 3 et 17 août. La neige est tombée plusieurs fois. Des sommets rocheux qui, d'ordinaire, restent nus jusqu'à l'automne, ont déjà revêtu leur manteau d'hiver en pleine canicule : au-dessus de 2,400 mètres brille un blancher toute neuve, qui n'a pas l'air de vouloir s'en aller. Les traces des avalanches, que les grandes chaleurs font habituellement disparaître, sont encore visibles, bien que l'hiver ait été peu neigeux. Les paysans se lamentent, car ils n'ont pu rentrer leurs foins ; les hôteliers de montagne se plaignent davantage, car ils n'ont pu rentrer leurs hôtes. Le froid retient les voyageurs dans la vallée ou les ramène chez eux. L'année est franchement mauvaise pour l'industrie hôtelière ; elle n'est pas meilleure pour celle des chemins de fer. Celui de la Jungfrau escomptait une saison lucrative. La station de Jungfraujoch est ouverte au public, l'empereur d'Allemagne annonçait sa visite ; mais l'empereur n'est pas venu et le public a fait la même chose que lui. En juillet 1911, ce chemin de fer avait transporté 22,000 personnes ; il est loin de ce chiffre. Les prophètes nous annoncent un joli mois de septembre, ce qui nous fait cette fois, puisque nous sommes tout arrivés, cela ne suffirait point à réparer le mal. Les personnes qui se consolent par des comparaisons rappellent qu'on a vu des étés pires encore. En 1315, depuis le milieu de mai jusqu'à Noël, il a plu tous les jours ; en 1401, il a plu du 16 mars à la fin de septembre ; en 1468, il est tombé tant d'eau que les blés sont restés dans les champs ; en 1528, depuis la fin de juillet jusqu'à la mi-novembre, on n'a compté que quatre jours sans pluie. Mais cela ne touche point les gens de la montagne. Ils répondent qu'entre 1315 et 1528 il n'y avait ni hôtels, ni che-

mins de fer montés par actions.

UNE Vente historique.

Le Sakkamméru est une des régions les plus justement réputées de la Haute-Autriche. Cette contrée montagneuse, traversée par les premiers contreforts des Alpes, abonde en points de vue pittoresques, en vallées riantes et accidentées, en lacs paisibles et gracieux ; de nombreux châteaux s'y dressent. A Ischl, c'est la villa impériale où l'empereur François-Joseph passe chaque année plusieurs semaines. Dans les environs, les membres de la maison de Habsbourg et de l'aristocratie possèdent aussi des villégiatures plus ou moins importantes.

Certaines d'entre elles sont aujourd'hui en vente, et l'on annonce qu'un milliardaire américain fait des démarches pour les acquérir. L'un de ces châteaux, construit sur un promontoire au bord du lac de Traun, est particulièrement pittoresque. Les propriétaires en demandent 300,000 francs. On annonce, d'autre part, que les collections qui s'y trouvent seront vendues dans six semaines à Berlin.

Ce château est un peu le château de la "Belle au Bois dormant". Depuis vingt-deux ans, on est sans nouvelles de son propriétaire, et cette longue absence a été considérée récemment par les tribunaux compétents comme faisant la preuve de la disparition définitive du possesseur. Ce disparu n'est autre qu'un prince de la famille impériale d'Autriche, dont la vie et la mort - également étranges - sont souvent occupées l'attention publique. La vente qui se prépare sera le dernier acte d'un drame mélancolique.

L'archiduc Jean-Népomucène Salvator aurait pu vivre, tranquille et fortuné, l'existence normale d'un archiduc, s'il n'avait pas eu, comme beaucoup de membres de sa famille, l'esprit inquiet, le tempérament nerveux, le goût des aventures, le désir de faire de grandes choses, et sans doute aussi l'incapacité de les accomplir.

Par naissance, il devait être officier, et il le fut, en effet. Il était arrivé rapidement au grade de général de division, et il aimait son métier. Mais, précisément, il l'aimait trop, et il s'en occupait d'une façon qui n'était point faite pour plaire à l'esprit scrupuleusement hiérarchique de ses compatriotes. Il avait des idées personnelles, et il entendait les faire prévaloir. Il ne manquait pas d'expérience, puisqu'il avait participé honorablement à la campagne d'occupation de la Bosnie, après le traité de Berlin. Mais, dès qu'il avait une idée, il la développait en une brochure, et cette brochure rompaît généralement en visière aux doctrines établies. Il était la bête noire de l'état-major général, qui était obligé de le ménager, en raison de sa situation, mais qui finit cependant par avoir raison de lui.

En 1887, on lui retira son commandement, et, dans un mouvement d'humeur, il abandonna son grade en même temps que sa fonction. C'était

la fin de sa carrière, agitée, entre temps, d'ambitions politiques - car, pendant quelques semaines, on l'avait donné comme candidat possible au titre de prince de Bulgarie, et ses intimes répétaient sous le manteau qu'il était fait pour régner en Orient.

De tous ces rêves, il ne lui restait rien qu'une sourde amertume, dont il tenta de se libérer en donnant à sa vie une autre direction.

Dès ce moment, il chercha à se refaire une existence. La mer l'attira, et il passa ses examens de capitaine au long cours. Mais l'on se représente mal un archiduc commandant un cargo-bateau. Jean-Népomucène Salvator n'hésita pas. Et, comme il avait renoncé au commandement de sa division, il renonça à son titre, à son rang, à ses apanages et à ses droits.

Le voilà libéré. Il prend le nom d'un de ses châteaux, dont la vente se prépare actuellement : le château d'Orth ; et, devenu simple bourgeois, il en profite pour se marier avec une amie de longue date. Le mariage, d'ailleurs, n'est point fait pour l'arrêter dans sa jeune passion de navigateur. Il emmena sa femme avec lui et courut sur toutes les mers.

Il court si bien qu'un beau jour on s'aperçoit avec stupeur que personne, depuis longtemps n'a plus entendu parler de lui. Le voilier qu'il commandait, la "Sainte-Marguerite", qui naviguait dans les mers américaines, a disparu sans laisser de trace. On sait seulement qu'au cours du voyage, le capitaine Orth, ayant eu des démêlés avec ses officiers, les a débarqués et a continué sa route avec un équipage recruté tant bien que mal.

S'il se fut agi d'un capitaine au long cours ordinaire, on eût admis tout de suite l'hypothèse du naufrage. Etant donné les goûts bizarres de l'archiduc Jean-Népomucène Salvator, on s'imaginait pour retenir les plus extravagantes. On s'imaginait et on répéta que, par un nouveau caprice, après avoir abandonné sa fonction et son rang, il avait voulu se soustraire définitivement à la curiosité de ses contemporains.

Les uns racontaient qu'il vivait au Chili avec sa femme ; les autres disaient qu'il s'était fait japonais. Certains même affirmaient avec persistance que le maréchal Yamagata, le chef illustre de l'armée japonaise, n'était autre que l'ex-archiduc. Ai-je besoin d'ajouter que c'étaient là des chimères ? Les recherches faites pendant de longues années concordèrent toutes en faveur de l'hypothèse du naufrage. Il fut établi qu'au mois de juillet 1890, c'est-à-dire au moment de la disparition de la "Sainte-Marguerite", de très violentes tempêtes avaient sévi sur les côtes américaines. On arriva également à se convaincre qu'un voilier pareil à celui du capitaine Orth s'était perdu corps et biens, à la même époque, dans le détroit de Magellan.

Des missionnaires qui avaient recherché l'archiduc, soit au Chili, soit plus au sud, n'avaient point retrouvé d'indice qui permit de le croire vivant. Il fallait avoir la foi chevillée au corps pour douter de sa mort. Après vingt ans passés, ses héritiers ont pensé qu'il conve-

naît de mettre un terme à ces incertitudes, et ils ont introduit devant le tribunal de la Cour d'Autriche une requête aux fins d'obtenir la déclaration de son décès.

Pendant six mois, on a recueilli de nouveau tous les témoignages. Aucun d'eux n'a permis de supposer que l'archiduc eût survécu. Dans ces conditions, la déclaration de décès ne faisait point de doute. Elle fut, d'ailleurs, intervenue de droit au bout de trente ans, c'est-à-dire dans moins de huit ans.

C'est ainsi que les châteaux ont été mis en vente. C'est ainsi que, dans quelques semaines, les collections s'éparpillent sous le feu des enchères. C'est ainsi qu'achèvera de s'étendre le souvenir de cet original, dont ceux qui l'ont connu disent qu'il avait le cœur bon, mais le cerveau faible, et qu'il n'était point fait pour remplir la grande destinée à laquelle il se croyait appelé.

Le jongleur de Notre-Dame.

Sait-on que Massenet choisissait lui-même ses "livrets" d'opéras. Voici un trait charmant de lui que nous raconte l'"Opinion".

Une véritable pluie de livrets d'opéra et d'opéra-comique, ne cessait de s'abattre sur Massenet. Il en recevait un par jour en moyenne ! Et que de paus-vretés, de platitudes ! Pourtant, un jour, il se sentit intéressé, séduit. Le poème se faisait remarquer par cette singularité de ne contenir que des rôles d'hommes. "Voilà qui imposerait joliment silence à ceux qui m'appellent le compositeur des dames", pensa le musicien charmé. Il cherche le nom de l'auteur. Inutile. La lettre de celui-ci déclare qu'il ne veut pas se faire connaître pour le moment. "Si toutefois, dit-elle, M. Massenet pense tirer quelque utilité de mon livre, il sera bien aimable de me faire remettre un mot à l'adresse suivante." Ce mystère n'était pas pour décourager une âme romanesque comme celle de l'auteur d'"Esclarmonde". Durant seize mois, il travailla sur le livre du tant discret inconnu. Puis il fit déposer un mot chez le concierge désigné, il sut alors que son collaborateur sans le savoir était M. Maurice Léna, professeur au lycée Condorcet.

Il lui écrivit simplement de venir le voir au château d'Egreville où il villégiaturait et il alla lui-même le chercher en voiture à la gare de Souppes. "Pourquoi m'avez-vous fait venir, maître ? demande le professeur. - Oh ! pour un vague, très vague projet, répondait malignement Massenet. Mais, une fois dans le salon du vieux château, tout changea :

Vous "Jongleur de Notre-Dame" est exquis, s'écria avec enthousiasme le maître de maison, et j'en ai fait une de mes œuvres préférées. Tenez, voilà la partition d'orchestre, les parties de chant, la réduction pour piano. Nous répétons pour la première fois dans quinze jours. L'anecdote est à retenir. Elle fait autant d'honneur à Massenet qu'à M. Léna, et il est certain qu'ils furent, l'un

l'autre, pour beaucoup dans l'opéra susnommé. Mais serait-il excessif de dire que Jacques de Voragine et la "Légende dorée" y sont aussi pour quelque chose ?

Éléphants d'eau.

On est sans nouvelles des mystérieux amphibiens que de sagaces chasseurs ont découverts dans je ne sais quel fleuve africain, et qu'ils ont, provisoirement, dénommés "éléphants d'eau", avec cette réserve prudente que ce sont peut-être des tapirs.

Dans ses admirables "Récits de la Jungle", Rudyard Kipling donne au noble pachyderme son sobriquet usuel "Double Queue", si caractéristique des deux appendices qui terminent sa disgracieuse corpulence.

L'une de ces queues sert de "main" à l'animal et, comme cette main est un nez, on peut dire de l'éléphant qu'il a "le nez creux". D'autre part, ce nez est sensiblement plus long que celui de l'homme, ce qui permet à l'éléphant de voir "plus loin que le bout de son nez".

Il est possible que ceux des chasseurs s'allongent considérablement lorsque à l'examen, ils se seront aperçus qu'ils faisaient erreur sur le compte de "l'éléphant d'eau", ce Double Queue énigmatique.

En attendant, qu'ils marquent le pas à la cadence de ce refrain célèbre :

Un éléphant ça trompe ça trompe. Un éléphant, ça trompe tout le temps.

Un Bel Avancement

Un facteur qui devient ministre. Comme jadis, en France, tout soldat portait dans sa gibberne son bâton de maréchal, tout facteur des postes porte, aujourd'hui, dans sa boîte, sa serviette de ministre... du moins en Turquie.

Talaat bey, en effet, l'ancien ministre jeune-turc, arrêté récemment, était, il y a cinq ans encore, facteur des postes de son pays. Sachant parader, doué d'une grande facilité d'élocution, Talaat sut profiter de la situation troublée de son pays pour se créer une notoriété retentissante et décrocher un portefeuille. Son collègue et ami, Djavid bey, avait débuté comme simple instituteur primaire.

THEATRES.

CRESOENT.

"The Common Law" qui est donné cette semaine au Crescent fera époque à la Nouvelle-Orléans, un des caractères les plus intéressants de ce drame de Robert W. Chambers est admirablement rendu par Mlle Ruth Gates dans le rôle de Rita Tevis. La semaine prochaine le théâtre Crescent offrira aux amateurs la pièce bien ancienne mais toujours populaire de Thompson, "The Old Homestead".

Grève générale.

Cincinnati, 13 septembre - Une grève de plus de 3,000 ouvriers de toutes les classes de l'Union, à l'exception d'une, a été ordonnée par le conseil local des corps de métiers à la suite du refus de

L'Association Internationale des Steam Fitters de s'affilier à l'Association Unie des Plombiers.

Trois frères blessés dans un accident d'automobile.

Gary, Ind., 13 septembre - Trois frères ont été sérieusement blessés hier soir dans un accident d'automobile : la machine s'est heurtée contre un poteau de fer.

Deux des frères les frères Edouard Konleski et P. A. Koblhelek, ont été transportés à un hôpital et le père Crapowski a été plus légèrement atteint que ses deux confrères.

Tous trois ont été lancés sur le pavé.

Mort de M. Edward A. Callahan

New York, 13 septembre - Edward A. Callahan qui a découvert un grand nombre d'inventions employées dans le service télégraphique est mort ce matin à Brooklyn, à l'âge de 73 ans. Il a été l'organisateur de la Gold and Stock Telegraph Company.

Pendant la guerre civile il était le chef opérateur de la Western Union Telegraph Company. En 1872 il a organisé l'Exchange Telegraph Company of London. Il était né à Boston.

Arrêté pour avoir refusé de se laisser vacciner.

Mobile, Ala., 13 septembre - M. James Meyer a été arrêté aujourd'hui pour avoir refusé de se laisser vacciner lui et sa famille, après un cas de petite vérole dans sa maison. Il a retenu un avocat et en appellera à une cour supérieure.

Une nouvelle révolution à Saint Domingo

Washington, 13 septembre - Les États-Unis sont sur le point d'intervenir à San Domingo. Le gouvernement va envoyer des bateaux de guerre pour protéger les intérêts américains et autres en souffrance par suite d'une nouvelle révolution.

Des Fibristiers

Mobile, Ala., 13 septembre - Le bruit court depuis plusieurs jours à Mobile, qu'une expédition de fibristiers dirigée contre le Guatemala s'organise sur les côtes du Golfe. A quelque endroit entre Mobile et la Nouvelle-Orléans. On prétend que les révolutionnaires se sont organisés de manière à faire recruter des troupes d'Américains aventureux par des hommes qu'ils rémunèrent largement.

VENTES INSCRITES AU BUREAU D'ALIÉNATIONS.

- Mme Pierre Bonnemareau à Henry G. Hemelt, porteur, St Claude, Marais, France et Lesseps, \$300. Mlle Caroline Flotte à A. Newbauer, bail de la propriété No 306 rue Bourbon, entre Centi et Bienville pour un an à \$50 par mois. Mlle Caroline Flotte à Abel Aristide Toups, bail de propriété No. 300 rue Bourbon, enclosant Bienville pour un an à \$60 par mois. Mlle Elizabeth Heuse à Eureka Homestead Society terrain St Claude, Post, Spain et Rempart \$2000. Acquiesce à Mme Joseph Peytonin même propriété \$2000. François Doricourt, à Mlle Marie E. Doricourt, porteur, face au chemin Gentilly et s'étendant de là à la ligne du L. & N. R. O., \$100. Lloyd S. Shumaker à Geo. De Druil, terrain, Camp, Chénut, Webster et Henry Clay, \$2,300.

Feuilleton - DE - L'ABEILLE DE LA N. O. - LEH - Docteur Miracle - GRAND ROMAN INÉDIT - Par Pierre Sales - TROISIÈME PARTIE - J'ai bien conscience, imbécile !... et comme tu ne me réponds pas, j'ai écrit par-dessus la bordure - p-ur frapper farces - de mes doigts la petite porte !...

c'est comme cela... que je l'ai ouverte !... Et maintenant, dépêche-toi !... Le cerceau de laque se part plus, et voilà tout !... Alors, je n'ai pas besoin qu'un camion vienne le chercher... avec toutes les formalités que cela aurait nécessitées... Fais-moi donc le plaisir de l'apporter, et d'arriver à temps au bureau des Messageries de la grande vitesse !... - Ce que je vais en perdre, moi, dans les bureaux !... Et si vous avez besoin de moi, ce matin, patron ? - Prends tout ton temps, au contraire : je n'ai pas besoin de toi avant neuf heures du matin !... Fie !... Tout à l'heure, il se agit à Antoine, comme à un complice possible : le hasard, sa bonne chance, venait de lui en fournir un autre... autrement précieux !... et qui se bavarde, jamais, lui !... Le cerceau de laque ! Simple inspiration de génie !... - Ce tout ceci n'avait pas pu se voir être entendu par Pierre Moreau, qui, dans un frayer d'œil, découvrit, croyait avoir une

inspiration de génie, lui aussi, en se régalant dans le cerceau, qui était justement placé de l'autre côté de la table de coacothou. Et, en effet, comme Gévolki étant rentré dans le laboratoire, ayant encore Antoine sous la main en cas de danger, écartait le rideau de coacothou, il n'a perçut que l'aspect habituel de ce coin du laboratoire... des appareils, des planches de verre, grilles de flacons... ses boîtes à l'humidité... et, à terre, le cerceau de laque, reformé. Plus de doute, Pierre Moreau n'y était fait prisonnier lui-même. Pour s'en assurer, indubitablement, Gévolki n'eut qu'à donner une petite poussée avec son pied contre le cerceau ; il l'avait déplacé ainsi, plusieurs fois : ce matin, cela était impossible : il y avait maintenant plus de soixante quinze kilos à l'intérieur. - Alors, patron ?... faisait Antoine. - Fais !... encore te répéter tes instructions, animal !... Alors, oiseau ! Je n'ai plus besoin de toi !... Une fois Antoine parti, Gévolki se tourna vers le cerceau et, du bout des lèvres, murmura : - A nous deux, mon galliard !... Tu t'enais à avoir un long entretien avec moi ? Il faudra te contenter d'entendre ce !... Il prenait sur une tablette la clef des quatre serrures de cerceau, et les fermait à double tour.

Après cela, il essaya de le soulever par les poignées, mais lui fit tout juste qu'il terre. Quelques oris étouffés traversèrent alors les parois de laque... Rivolette !... ou supplication ?... ou proposition d'entente ?... Il ne voulait rien écouter. Il savait très exactement, sur une tablette voisine, un flacon contenant du chloroforme ; et, comme, à la suite de tous ces transbordements, on peut être par ruse des fukirs... il y avait une légère fente entre le couvercle et la plaque de verre placée au-dessus de la tête, il versa abondamment le chloroforme... perçut encore un or... quelques plaintes... des tentatives de soustraction... Et enfin, plus rien !... Pierre Moreau était réduit à l'impaisance... Mort peut-être ?... En tout cas, endormi pour quelques heures !... Cette fois, Gévolki n'avait pas eu d'imbéciles hésitations. Mais comment allait-il se débarrasser définitivement du camarade ?... La S-lne était tout près... Gévolki, ayant regardé l'heure, s'avança avec une sonnerie d'inquiétude hors du pavillon : car le jour aurait dû commencer de poindre... Et, dans ces régions, il y a souvent, à cette heure, des ouvriers qui partent pour leur besogne ou qui en reviennent... frappa encore... ce se lui ré-

pondit pas... Le drôle était sans doute en campagne... Alors, hageolant, de nouveau, sur ses jambes, Gévolki regagna le terrain vague... le franchit en chancelant... Il tremblait, il avait d'angoisses, se retournant dans le pavillon... Il lui faudrait accomplir sa besogne... à lui seul... tout de suite !... Le broillard devenait moins intense... En ce moment, il n'avait plus le même courage de tuer... il était prêt à la discussion... Il allait réveiller Pierre Moreau... faire sa paix avec lui... consentir à tous ce qu'il voudrait... pourvu que tout fût fini !... Mais une secousse, plus terrible encore, le rejetait en arrière, dès qu'il arrivait au seuil du laboratoire... L'électricité qu'il avait fermée, avait été rallumée... Et il pouvait constater, immédiatement "que le cerceau de laque avait disparu" !

QUATRIÈME PARTIE - ENCORE UNE DISPARITION. - Après une nuit d'insomnie ou de cauchemar, Stanislas éveillés, au petit jour, dans le fauteuil où il était installé pour goûter le retour de son père, dans son cabinet même : car le docteur Gé-

volki ne manquait jamais d'y passer, pour jeter un coup d'œil à son courrier, à quelque heure qu'il rentrât - Stanislas estimait, en effet, qu'il ne pouvait s'aventurer davantage dans cette intrigue, sans avoir pour le moins le loisir d'entendre à son père qu'il se passait dans son existence, dans leur existence à tous deux maintenant, des faits qui ne pouvaient demeurer plus longtemps mystérieux !... Le mystère, d'ailleurs, existait ! encore, puisque le frère de Paul Moreau, avait dévoilé hier, si publiquement, sa personnalité ? Certes, il obéissait aussi à la volonté de son bon ami Jean Le Kerlaog - à qui il donnait encore machinalement ce nom, et laisserait celui-ci juger du moment de la manière dont il se retrouverait en face du docteur Gévolki. Mais sa conscience lui donnait de révéler à son père que des choses s'étaient lui être dites... que le docteur Gévolki ne pourrait pas ne pas désemparer tout d'abord... et par lesquelles cependant, il le supplierait de lui accorder toute son indulgence de père, d'ami, de camarade. Il ne prononcerait que des paroles vagues ; mais il aurait attendu à l'avance le coup que son père recevrait, de la parole d'un étranger. Malheureusement, le docteur Gévolki, son oncle, n'était pas rentré pour le dîner, mais n'avait pas para chez lui de la